

Mémoire tsigane

Enfant rom déportée par les nazis, Ceija Stojka a peint les images des camps qui la hantaient encore des décennies après son retour. Deux musées de Besançon exposent son œuvre d'une puissance inouïe.

Par Véronique
Bouruet-
Aubertot

Les femmes de
Ravensbrück 1944
(2008, acrylique
sur toile, 60x60cm).

À VOIR

«Ceija Stojka.
Garder les yeux
ouverts»,
jusqu'au
21 septembre,
musée des
Beaux-Arts
et d'Archéologie
et musée de
la Résistance et
de la Déportation,
Besançon (25).
mbaa.besancon.fr
citadelle.com

À LIRE

Nous vivons
cachés. Récits
d'une Romni à
travers le siècle,
de Ceija Stojka,
éd. I. Sauvage,
296 p., 27 €.

En 1945, à 12 ans, Ceija Stojka a déjà connu trois camps de concentration : Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen. Appartenant à la communauté des Lovara, traditionnellement marchands de chevaux, elle et les siens ont subi en Autriche les discriminations et les violences nazies envers les Tsiganes. En 1941, son père est arrêté et déporté à Dachau, en Allemagne. La famille, qui habite au cœur de Vienne dans une roulotte transformée en baraque, échappe aux rafles en se cachant dans les buissons du jardin public voisin. Mais en mars 1943, Ceija, sa mère, ainsi que ses cinq frères et sœurs sont pris au piège et envoyés à Auschwitz. L'enfer commence, qui prendra fin en mars 1945. Jamais séparée de sa mère, elle survit miraculeusement deux ans, prouvant sa force de travail aux SS en soulevant sous leurs yeux des brouettes chargées de pierres. Libérées, toutes deux regagnent alors Vienne à pied (quatre mois de marche), où elles retrouvent le reste de la fratrie. Seul manque à l'appel le plus jeune, Jose (dit Ossi) – ainsi que leur père. La vie en roulotte reprend jusqu'en 1949, date à laquelle Ceija Stojka s'installe dans un appartement. Elle donne naissance à trois enfants de pères différents, qu'elle élèvera seule, gagnant sa vie en faisant du porte à porte, avant d'obtenir un permis l'autorisant à vendre des tapis sur les marchés. Elle a teint ses cheveux, qu'elle gardera blonds jusqu'à sa mort, constatant que cette couleur, moins typée, est meilleure pour le commerce.

Une série de deuils crée soudain en elle une déflagration. En l'espace de cinq ans, Ceija Stojka voit disparaître sa sœur Maria, en 1974, sa mère deux ans plus tard, et enfin son fils Jano, d'une overdose, à l'âge de 24 ans. Profondément ébranlée, elle fait des cauchemars, noircit des carnets. Et tout remonte : son enfance brisée, la vie dans les camps de concentration ou celle d'avant, joyeuse, en roulotte, dans les prés. La rencontre fortuite avec la journaliste Karin Berger en 1986, à qui elle montre ses carnets, la convainc de partager son histoire. Avec son aide, Ceija met en forme et publie ses premiers souvenirs, réunis plus tard dans *Nous vivons cachés. Récits d'une Romni à travers le siècle*, premier témoignage sur les persécutions nazies envers les Tsiganes – dont le Parlement européen a reconnu officiellement le génocide par les nazis en 2015, ce qui n'est

toujours pas le cas en France. En 1989, à 56 ans, elle commence à peindre. En autodidacte, comme elle a écrit.

Bouleversante, son œuvre – un millier de pièces en l'espace de vingt-cinq ans – possède une puissance plastique inouïe. En témoigne la remarquable exposition du musée des Beaux-Arts de Besançon qui réunit cent douze de ses dessins et peintures, sans oublier les deux documentaires passionnants de Karin Berger, réalisés du vivant de l'artiste – décédée en 2013 – et présentés non loin, au musée de la Résistance et de la Déportation. Rapidement, Ceija Stojka se libère d'un style contraint, un peu naïf, pour plonger littéralement dans la peinture. Car, sans pour autant délaisser les pinceaux, Ceija Stojka peint avec tout son corps. Ses doigts, ses mains, sa bouche impriment des motifs, créent des figures, parfois fantomatiques, au bord de la disparition, lorsqu'elle se limite à caresser le support. Les couleurs explosent, la nature, toujours présente, surgit. Une brindille d'arbre mort côtoie systématiquement sa signature, lointain souvenir peut-être du temps où, sur les conseils avisés de sa mère, elle s'était nourrie, pour ne pas mourir de faim, des feuilles d'un arbre providentiel devant leur baraquement. Figurés de manière schématique, reconnaissables à leurs bottes, leur fouet ou leur matraque, et à leur bouche ouverte qui hurle, les nazis se résument à des pantins, petits bonshommes-bâtons dont les bras et les jambes désarticulés dessinent la croix gammée. La palette chatoyante et les coups de pinceau dynamiques, vivants, n'épargnent pas l'horreur des piles de cadavres squelettiques contre lesquels la fillette se blottissait pour s'abriter du froid et du vent, tentant en vain de fermer des yeux restés grands ouverts, nettoyant les visages maculés par la boue les jours de pluie. «Obscurité», «nuit»... griffonnés sur la toile, des mots surgissent. Des motifs obsessionnels reviennent, comme l'œil, dans toute sa polysémie symbolique : œil qui surveille, qui regarde, enregistre.

Comment cette œuvre est-elle arrivée jusqu'à nous ? Une fois n'est pas coutume, l'excellent catalogue convie tous ceux par qui celle-ci est sortie de l'ombre. Une longue chaîne humaine composée d'éditeurs, de commissaires d'exposition, d'un metteur en scène et d'un galeriste qui, avec une somme de hasards, ont créé les circonstances pour relayer son extraordinaire travail. Consciente d'avoir produit une œuvre, Ceija Stojka en accompagnait la diffusion de son vivant, de sa présence souriante, chaleureuse, de ses chants entonnés spontanément. Plus que toute chose, elle redoutait le retour de la barbarie. De 1986 à 1992, la présidence en Autriche de Kurt Waldheim, en dépit de son passé nazi, allait l'ébranler, fragilisant le sens qu'elle pouvait donner à ce qu'elle avait vécu. Le fameux «plus jamais ça» brandi par nombre de rescapés ●

COLLECTION VOLOIT, PHOTO L'ATELIER NICOLAS DÉMOULIN/COURTESY OF L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD



Télérama 3975 18/03/26 29

Télérama / n° 3975 / 18 Mars 2026
Recit / Art
Mémoire tsigane /
Par Véronique Bouruet-Aubertot / p. 28-29

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com